

sideré jusqu'ici plus sérieusement qu'à Québec la grande question de l'assiduité à l'école. Là, on a agi ; à Québec on s'est borné aux paroles.

Si je puis en juger par ce que j'ai sous les yeux, on donne, dans la province supérieure, beaucoup d'importance à la manière dont on bâtit les écoles et dont on les fournit. Pupitres, sièges, appareils de gymnastique, etc., etc., il y a ici un modèle pour tout. Sommes-nous aussi particuliers à Québec ? On a beau dire, cette partie matérielle y est en général trop négligée, trop méprisée même. Il y a de grands villages où la maison d'école, les dépendances, les sièges, etc., tout compris, ne valent pas \$20, c'est quelque chose de hideux à voir. Cherchez dans la paroisse un point de comparaison, vous n'en trouvez point, excepté peut-être le président ou le corps des Commissaires d'écoles. Entre ces deux choses, j'avoue qu'il y a plus d'une ressemblance. Hélas ! pourquoi si souvent élit-on comme commissaires d'écoles les plus ignorants, j'allais dire les plus bêtes, d'une localité ?

Nos amis de la province supérieure n'ont rien négligé pour donner de leur système d'éducation une idée juste et complète. Dans leur catalogue, ils ont appuyé sur plusieurs points qui ne manquent pas d'un certain intérêt. Ils ont, disent-ils, leurs exercices de dessin d'après nature, même dans leurs écoles primaires, leurs ouvrages de pédagogie exclusivement réservés à ceux qui sont engagés dans la carrière de l'enseignement. Ils ont leur dépôt pour la formation des bibliothèques publiques. Chaque municipalité peut avoir la sienne. Mais, attendez : il faut un Index. L'Index ! on l'a repoussé en théorie ; en pratique, il faut bien l'admettre. Comment une mère donnerait-elle toute espèce de livres à ses enfants ? Certaines gens parlent bien mal de l'Index, mais laissez-les ; quand ils seront calmes et sérieux, ils feront un Index, malgré eux, sans l'appeler de ce nom. Qu'importe le nom. Ouvrez le catalogue de la Province d'Ontario, à la page 25, et vous verrez que le conseil de l'Instruction Publique s'est cru obligé (*regards it as imperative*) de bannir du catalogue général les ouvrages licencieux, immoraux, hostiles à la religion chrétienne. On y proscriit également les ouvrages de controverses, sans distinction. Là-dessus, j'aurais bien quelque chose à dire ; mais je m'arrête, pour ne pas entrer sur le terrain de la théologie.

Le système de bibliothèques publiques d'Ontario date de 1853 ; les hauts-canadiens prétendent, à tort ou à raison, que ça été le commencement d'une ère nouvelle dans la vie intellectuelle de la Province.

Une chose est bien certaine, c'est qu'il faut apprendre au peuple à lire, à bien lire, à lire de bons livres. Il nous faut des bibliothèques.

Il nous en faut dans nos paroisses. Il nous en faut dans nos villages. Il nous en faut dans nos villes.

Encore une fois, une ville comme Montréal, qui n'a pas une seule bibliothèque publique ! Où veut-on que nos jeunes gens aillent s'instruire ? Où irons-nous, nous, les hommes de l'âge mur ? A-t-on jamais vu une telle ignorance, une telle indifférence, une telle apathie ? Nous qui dépendons tout pour n'importe quoi, nous n'avons pas un sou à donner pour l'intelligence, pour le cœur de nos frères ? Qu'il vienne un étranger, un inconnu, disons le mot, un hâbleur, il remportera une somme. Allez demander pour une institution, pour une œuvre locale, vous n'aurez pas un sou. L'étranger nous vante, nous fait mille compliments, mille promesses, qu'il ne tient pas, auxquelles il a mille fois manqué, n'importe, pour lui nous serons généreux jusqu'à la prodigalité.

Franchement, c'est notre genre de folie.

Le même catalogue mentionne les dépôts de cartes, de globes, d'instruments, de livres de prix.

Encore une observation. Cette année, dans la province de Québec, au centre de comtés riches et peuplés, dans des paroisses où tous les cultivateurs sont à l'aise, on n'avait pas un seul prix à donner aux élèves de l'école modèle. Pourquoi ? On était, disait-on, trop pauvre.

Oui, trop pauvre. De tous les commissaires, un seul assistait à l'examen, et il ne savait pas lire.

Enfin, dans la province d'Ontario, l'on tâche d'avoir, pour chaque maison d'école, des peintures, des bustes, etc. C'est là une heureuse idée que l'on devrait, dans certaines localités, mettre en pratique. Mais, de grâce, pas de caricatures.

Cette réserve, malheureusement, n'est pas de trop. C'est un fait que l'on introduit des images grossières, ridicules, jusque dans les églises. Si l'on en doute, qu'on aille à St. Jean des Chaillons. *Du buono !* Quel effet peut avoir sur le goût ou la piété une pareille collection de montres ?

On prétend, bien souvent, que l'enseignement est plus pratique aux Etats-Unis et dans la province d'Ontario que chez nous. C'est peut-être vrai, mais, en revanche, il est certain qu'il y est moins élevé. Pourquoi n'aurions-nous pas la palme en tout ? On nous l'a dit bien des fois au collège même : ce n'est pas le talent qui nous manque ; c'est le travail, et, avouons-le, ce qui nous manque aussi, ce sont les maîtres. Hélas ! les maîtres, on ne les forme pas, on les improvise. Tous les jours, vous voyez, dans des écoles ou des institutions qui se prétendent importantes, vous voyez des maîtres qui enseignent l'arithmétique sans la savoir, les sciences sans les savoir, le latin sans le savoir, la philosophie sans la savoir. Cela est vrai, trop vrai.

PETITE LETTRE DE MONTRÉAL.

22 août.

La grosse affaire du moment, l'événement du jour, le texte des conversations ici, ce sont les témoignages produits dans la contestation électorale de Charlevoix que la presse libérale publie depuis quelques jours. On ne parle que de cela dans les cercles politiques. Beaucoup de gens fort naïfs, qui, jusqu'à présent, n'avaient obstinément l'intervention indue du clergé dans les élections, ouvrent de grands yeux et demeurent confondus. Même parmi les conservateurs honnêtes et intelligents, on en voit qui éprouvent comme un sentiment de honte en lisant les sermons de ces curés à l'esprit étroit et fanatisé, qui ne conçoivent la religion que comme un instrument de domination. Ils rougissent des moyens employés par leurs chefs pour se hisser de nouveau au pouvoir, et ils tremblent aussi en voyant les dangers que ces procédés honteux font courir à la religion en ce pays.

Malheureusement, c'est là le petit nombre. Un exemple éclaircira la chose. Hier, je rencontre un de ces conservateurs qui ont conservé des allures indépendantes et leur franc-parler, deux qualités, entre parenthèse, qu'on ne voit plus que rarement chez cette classe d'individus, et naturellement la conversation tomba sur le grand *topic of the day*, l'élection de Charlevoix. Après avoir avoué, qu'en effet, quelques curés étaient allés trop loin, il commença par me développer une théorie assez étrange pour me prouver que le parti libéral était seul cause du mal. « Oui, me dit-il, avec une franchise qui tenait du cynisme, c'est la faute du parti libéral si le clergé se compromet tant. Si le parti libéral, en montant au pouvoir, n'avait pas passé cette maudite loi pour refréner la corruption sous toutes ses formes dans les élections si nous n'avions pas cet abominable scrutin secret, que Dieu, confonde ! nos chefs n'auraient pas été obligés d'avoir recours à l'influence du clergé pour tenir lieu de cette autre influence indue : la corruption. Jadis les conservateurs, qui, Dieu merci ! ont toujours eu le gousset bien garni, n'avaient qu'à faire ample provision de whiskey, melasse et fromage, et avec cela ils étaient sûrs et des électeurs et de la victoire. Avec les lois actuelles édictées par nos libéraux, ce système, ce *modus operandi* est devenu impossible. Un autre agent de corruption et de séduction étant devenu indispensable, nous avons donc été forcés de remplacer l'influence du whiskey et de l'argent par celle du prêtre dans la chaire et au confessionnal. Le clergé en souffre et en est avili, mais qu'importe ; il nous faut vaincre à tout prix, et périsse la religion plutôt que de rester ainsi à grelotter dans l'opposition loin des fertiles plaines du pouvoir. Ne voyez-vous pas maintenant que c'est la faute de nos libéraux si le clergé se compromet ! »

Comment trouvez-vous que je trouve le raisonnement de ce conservateur-là ? En voilà un au moins qui est franc. A la vérité, l'idée de substituer le prêtre au whiskey, à la